

Smoke

C'EST VRAI, tout de même, que l'illusion est presque parfaite, que les grandes images mouvantes sur la toile blanche sont là pour nous piéger et que le piège, en de trop rares occasions, est tellement astucieux, si joliment élaboré qu'immanquablement nous nous y laissons tomber avec bonheur et jubilation. La jubilation? Le bonheur? Est-ce que ça se mange, monsieur Jean-Pierre? Non, petites chéries, ça ne se mange pas; à l'occasion ça peut s'accompagner de fumées de cigarettes, de cigarillos ou de cigares géants; à l'occasion. Il n'y a aucune obligation. La fumée de tabac, de nos jours, a plutôt mauvaise presse, surtout outre-Atlantique où, pas plus tard que bientôt, le fait d'allumer une cigarette en pleine rue constituera une atteinte à l'ordre public ou aux bonnes mœurs et vaudra au contrevenant une lourde, très lourde amende ou, à défaut de paiement dans les vingt-quatre heures, un à six mois de forteresse, avec chaîne et boulet au pied, pain sec et eau et, surtout, pas le fantôme d'une clope.

Je ne ferai pas ici l'éloge du tabac ou alors si peu, je ferai l'éloge du bonheur. Alors, ce bonheur, parlons-en. Je me souviens avec émotion d'anciennes réunions

d'amis, à la fin des années soixante, au cours desquelles, parmi les verres plus ou moins remplis, les fous rires, les interminables discussions sur la révolution manquée, les tapes sur les épaules, les flirts innocents avec les femmes des autres, les disputes sur les penseurs du temps – c'était autre chose qu'aujourd'hui –, au cours desquelles, disais-je, dans l'espace confiné d'un intérieur douillet, nous nous affalions, repus d'alcools et de bien-être, dans de larges fauteuils, nos femmes à nos pieds, soumises et admiratives, nous fumions nos marques respectives – moi, c'étaient les épaisses Celtiques, au tabac âcre et noir – tout en comparant les diverses teneurs en goudron et en nicotine. Qu'est-ce qu'on s'en foutait du goudron et de la nicotine! Nous étions tellement heureux, il se passait tant de choses tandis que montaient, langoureux, les jolis nuages bleutés de nos sèches, de nos cigares et de nos pipes. Vous allez rire, je suis heureux aujourd'hui, rien qu'à penser à ces soirs-là, à tous les autres que j'ai connus, depuis, en groupe, à deux ou, comme ce soir, dans ma belle solitude, de celle que je goûte au moment où j'écris ceci. Je suis heureux d'écrire pour vous, je suis heureux de savoir que vous serez quelques-unes et quelques-uns à vous pencher gentiment au-dessus du poste alors que je vous parle du bonheur. Le bonheur de lire Paul Auster ou un autre, le bonheur d'avoir la douce certitude de ce que l'amour reste du domaine de l'humain et pas encore et jamais j'espère – il faut réagir,

nom d'un petit bonhomme – de celui de ces machines aveugles et sourdes qui prétendent nous offrir le monde entier sans la moindre fatigue.

Tout le bonheur du monde peut tenir dans un bureau de tabac, à New York ou ailleurs, dans une épicerie de quartier où il suffit que les hommes et les femmes soient en présence les uns des autres, que surtout ils prennent leur temps, que l'atmosphère soit propice aux petites discussions anodines, aux états d'âme des uns et des autres, aux commentaires sur l'étape du tour de France du jour précédent, de la compassion qu'inspirent les déboires du docteur ou de l'avocat machin, grand dragueur devant l'éternel, dont la femme s'est tirée avec un chroniqueur de deuxième zone et qui fume, en plus, le salaud. Oui, je fume; mais je ne suis pas un salaud, je fais le maximum pour ne pas importuner ceux que la fumée dérange, je suis doux et aimable, tendre et malicieux, je fais rire les caissières des grands magasins et les conducteurs de bus, je ne bouscule jamais les vieilles dames et je leurs cède mon siège dans les transports en commun. J'aime la vie, les alcools, les cigarettes, les échanges, partout et en tous lieux. Le bonheur est plus que jamais à l'ordre du jour et nous le méritons, avec ou sans tabac... Vous ne manquerez sous aucun prétexte le film *Smoke* qui est tabagiquement humain.

6 janvier 1996

Histoire de train

LES VOYAGES EN TRAIN, y a pas à dire, c'est plein de surprises. Il y a quelques années de cela, bien avant que d'être célèbre et adulé, je revenais de je ne sais plus quel festival du film indonésien ou malgache, dans une petite ville du Kurdistan. Un festival avec ses attachés culturels, ses commissaires du Peuple, ses membres du Parti et de la police politique, sans compter les hôtes, vêtues à la mode de chez elles, une brochette de journalistes locaux et étrangers parmi lesquels Léon Michaux qui débutait dans la profession et animait, à l'époque, une émission vaguement consacrée au septième art sur Radio Hesbaye, entre les disques demandés et l'intégrale d'Yvette Horner. Donc, j'étais dans ce train, qui traversait de forts beaux paysages avec, çà et là, des villes, des villages, des casernes de l'Armée rouge, des centrales nucléaires fissurées, des troupeaux de chameaux et des bergers à cheval menant vers leurs pâturages vaches, chèvres et autres moutons. Soudain, alors que, jusque-là, je me trouvais seul dans le confortable compartiment de première, une silhouette se découpa dans la lumière de ce bel après-midi, une main actionna la poignée de la porte coulissante et,

lui imprimant un mouvement de la gauche vers la droite, ouvrit, en la faisant coulisser, bien sûr, ladite porte coulissante. La main, puis le bras puis, enfin, l'ensemble de la silhouette qui ressemblait vaguement à une personne du beau sexe, se faufila au milieu de mes bagages, jetés négligemment à même le sol et s'affala avec un énorme soupir sur la banquette de velours vert qui me faisait face. Ploutch! fit la banquette. Raaaaah! fit la silhouette.

Mes yeux, s'habituant peu à peu au mélange aveuglant du soleil et de parfum capiteux, je parvins à distinguer et reconnaître, au travers d'un épais nuage de fumée de cigarette le visage viril et buriné de l'illustre Marguerite Duras. « Bonjour, monsieur », dit-elle, « Bonjour madame Duras », rétorquai-je avant qu'un long et lourd silence s'installe entre nous. Comment le hasard, toujours lui, avait-il fait pour me mettre à nouveau en présence de l'écrivaine et cinéaste, telle était la grave question qui me torturait l'esprit. Je me souvenais fort bien, en effet, l'avoir entraperçue et surtout clairement entendue s'époumoner à l'adresse de son chauffeur, perdu au milieu de la foule qui s'agglutinait au buffet somptueux mis à la disposition des invités du festival à l'issue de la proclamation du palmarès. Elle s'époumonait, disais-je, la bouche pleine de toasts au caviar et au caramel-mou, pour tenter de couvrir le tumulte des conversations et le

vacarme assourdissant des Kalachnikov actionnées par les lauréats du festival qui, de la sorte et selon une coutume ancestrale, manifestaient leur joie. Une joie hélas ternie par la mort inopinée d'une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles René, le chauffeur du bahut de madame Duras qui, à défaut de camion, dut se résoudre à sauter dans le même train que moi ; enfin, quand je dis sauter, j'exagère un peu.

Toujours est-il qu'il me fut donné de m'endormir en subissant les jérémiades monocordes de Marguerite et de me réveiller, beaucoup plus tard, au moment où le convoi entrait dans une gare immense, quelque part dans l'Est européen. Était-ce Varsovie ou Prague, je ne m'en souviens plus. Marguerite ronflait, la tête ballante, les bras repliés sur la poitrine et c'était un spectacle fort émouvant que cette déjà vieille dame, semblable à tant d'autres, plongée, peut-être, dans des rêves incongrus. La pensée me vint alors que, quelle que soit la place que nous occupons dans le monde de la littérature ou du cinéma, nous sommes tous, à certains moments, terriblement semblables et démunis. Lorsque le train s'ébranla dans un bruissement métallique, Marguerite ouvrit les yeux, me regarda avec douceur en me souriant gentiment avant de glisser à nouveau dans le sommeil et dans ses rêves.

8 novembre 1997